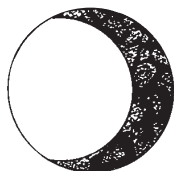


# LE DRAGON DE LUNE

Vladimir Bogoraz



Traduit du russe par  
VIKTORIYA & PATRICE LAJOYE  
Illustrations d'ASTHENOT

AGE  
DOR  
CAL  
LI ✦  
DOR

COLLECTION DIRIGÉE PAR THIERRY FRAYSSE

Titre original : *Жертва дракона*

- ❖ Traduit du russe par Viktoriya & Patrice Lajoie
- ❖ Postface de Viktoriya & Patrice Lajoie
- ❖ Illustrations d'Asthenot
- ❖ Graphisme de couverture : Cyril Terrier
- ❖ Composition : Studio Fraise au Beurre

© Éditions Callidor, 2022, pour la présente édition

ISBN : 978-2-901207-05-4

Dépôt légal : juin 2022

Achevé d'imprimer en mai 2022

par GraphyCems, Espagne.

*Première édition*

Les Éditions Callidor ont bénéficié pour leur diffusion et leur commercialisation d'un partenariat avec la Société Nouvelle Éditions Anne Carrière.

WWW.EDITIONS-CALLIDOR.COM

UN GRAND MERCI À

*Patrice Lajoie,  
Viktoriya Lajoie,  
Asthenot,  
Cyril Terrier,  
Toute l'équipe du FaB  
et l'ensemble des membres du collectif Anne Carrière,  
sans qui cet ouvrage n'aurait pu voir le jour,  
et sans qui nous n'aurions sans doute pas connu la légende du  
Dragon de Lune et de la Soleil.*

THIERRY FRAYSSE



## CHAPITRE PREMIER

**Y**oun le Noir se leva à minuit, tandis que les autres dormaient. Tout était calme, seule la rivière Dadana bruissait faiblement, en bas, sous la falaise. Youn essuya la rosée de son corps nu, s'étira un peu en retenant des frissons, puis regarda les étoiles. Ces dernières étaient bienveillantes. Le Chasseur, au bord du ciel, montait déjà dans le baudrier éclatant des trois Coquilles claires et tendait en avant sa Sagaie vive et ardente. Les Rennes sauvages, qui pâturaient près de la Rivière, ne bougeaient pas, et l'œil lumineux du Père\*, éternellement immobile dans le ciel, clignotait comme pour dire : « Cherche. »

Youn le Noir baissa la tête et regarda les guerriers. Leurs corps nus formaient une vague tache blanche sous la lueur faible des étoiles. La nuit était froide, mais avant une grande chasse ou une guerre, les Anaki refusaient de se fourrer

---

\* Le Chasseur : Orion ; la Sagaie : Aldébaran ; les Rennes sauvages : Cassiopée ; la Rivière : la Voie lactée ; le Père : l'Étoile polaire (NdA).

sous des feuilles ou de se couvrir de capes de cuir. Ils couchaient sans rien sur eux, à la dure, tels des serpents ou des pierres.

Ils n'allumaient même pas un feu, avant une chasse. Les Anaki attendaient les rennes. L'odeur de la fumée pouvait forcer une harde peureuse à faire un écart. Cela faisait déjà neuf jours que les guerriers se tenaient ainsi sans chaleur et presque sans nourriture sur la rive de la Dadana. Ils chuchotaient, et dans leurs conversations, ils désignaient les rennes par le nom abstrait de « Visages gris », pour que les sorciers de la harde n'entendent ni ne comprennent leurs propos.

Youn le Noir promenait son regard investigateur sur les corps blancs. Les guerriers dormaient, ou faisaient semblant de dormir. Mais personne ne devait le voir partir. Youn était un sorcier nocturne, à moitié masqué. Or cette nuit-là, il allait combattre les sorciers de la harde de rennes, et il n'avait besoin ni d'ami ni d'aide.

Tous dormaient, vieux comme jeunes. Youn distinguait leurs silhouettes. Alf au Pied Agile, Mar le Bel et Ness, les amis-rivaux, Ill le Barbu, Lias le Grand, et bien d'autres encore. Semblables à des phoques blancs gisant sur le sable.

Les enfants se trouvaient à l'écart. Ils n'avaient pas encore prononcé leurs vœux d'initiation ni reçu la probation dans le bosquet d'épines, sous les baguettes mordantes. Ils n'avaient pas le droit de dormir près de leurs aînés.

Le camp était désert, en dehors des guerriers et des enfants. C'était une horde masculine. La tribu des Anaki s'était scindée en deux parties, masculine et féminine.

Ils vivaient séparément au printemps et en été, ne se rejoignant qu'après les grandes chasses, lors de la fête de la Soleil\* d'automne. La fête nuptiale. On y formait les nouveaux couples, et l'on y concevait les enfants de la tribu. Neuf mois plus tard, au printemps, les enfants venaient au monde, vers la nouvelle chaleur et l'abondance de nourriture.

Youn le Noir prit une sagaie, puis ramassa un petit sac contenant des pigments, et il dévala la pente menant à la rivière. Il plongea trois fois dans les vagues fraîches, accomplissant un rite de purification. Il s'essuya avec du sable, tâchant de gratter sa peau aussi fort que possible. Son corps le brûlait. Il remonta, mais ne retourna pas au bivouac : il s'engagea dans les saulaies dont étaient couvertes les grèves de la Dadana. Les arbres s'enlaçaient, formant un mur épais mais peu élevé. Youn fut obligé de s'y faufiler presque à plat ventre, tel un renard en pleine chasse.

Petit à petit, les buissons s'éclaircirent. Youn vit un plateau ondulé traversé de gorges elles-mêmes hérissées de forêts boisées qui noircissaient vaguement dans le grand flou. Un sentier se présentait à lui. Il disparaissait puis réapparaissait, s'écartant des buissons avant de se perdre dans les montagnes. C'était celui des rennes.

Chaque printemps, ces derniers se regroupaient en hardes et descendaient des montagnes vers les pâturages de mousse au bord de l'océan. Ils marchaient tout droit, du sud-est au nord-ouest, et franchissaient à la nage de larges rivières. Ils suivaient ainsi trois sentes jusqu'à la Dadana.

---

\* Dans de nombreuses cultures eurasiatiques, la lune est masculin et le soleil féminin (*Ndl*).

Les Anaki se trouvaient près de celle du milieu, non loin du Cap Chauve. Là, ils frappaient les rennes au cœur des flots, à l'aide de longues sagaies, et ils en tuaient des milliers si l'année était bonne.

L'un après l'autre, les troupeaux apparaissaient à intervalles irréguliers. D'abord les mères avec leurs veaux, puis les mâles. Les Anaki trouvaient cette séparation tout à fait naturelle. Ils disaient que les rennes vivaient séparément et se réunissaient à l'automne, dans les montagnes lointaines, pour célébrer la fête de la Soleil d'automne, et qu'ils dansaient en cercles, en changeant de partenaire, exactement comme les hommes.

Youn le Noir gagna la forêt et s'arrêta en lisière de celle-ci. Il se plaça sur la sente des rennes, afin d'attirer par ses ensorcellements la harde en retard.

Il décida tout d'abord de tenter de doux sortilèges et des mots cajoleurs. Il sortit de son sac une pincée d'ocre rouge mêlée de graisse, la malaxa du bout des doigts et se mit à dessiner les signes rutilants de la paix sur sa poitrine, son ventre et ses cuisses : des paumes aux doigts recourbés et des crochets avec des boucles. Youn se mit de côté, de telle manière que ses crochets s'étendissent vers l'avant, à la rencontre des supposés rennes.

— Amis gris, nous vous attendons, prononça-t-il de son ton le plus convaincant. Venez. Nous enlèverons vos manteaux de fourrure et vous vous reposerez. Nous vous réchaufferons près d'un feu chaud. Nous vous installerons sur des peaux douces...

Il se tut et se figea en prêtant l'oreille. Il n'entendait rien. Les rennes n'apparaissaient pas. Alors il entama une



seconde formule invocatoire, plus forte : une formule magique nuptiale de la chasse du printemps. Car la chasse des mères et des génisses, en cette saison, était considérée comme un mariage. Le premier mariage rouge des chasseurs anaki.

Youn disait :

*Épouses des rennes, capitulez.  
Je vous inspire la passion.  
Que mon odeur vous attire tel le musc.  
Que ma chanson vous soit comme le lichen.  
Hâtez-vous au festin...*

Il faisait des gestes d'invitation, tournoyait et sautait en exécutant la danse nuptiale des Anaki. Ils s'y adonnaient sans sagaie, désarmés devant leurs femmes. Youn le Noir, lui, avait une sagaie en mains, avant la chasse du printemps.

*Femmes grises, capitulez.  
Nous prendrons votre chair...*

chantait le sorcier.

Il s'arrêta de nouveau et écouta. Puis il se mit à genoux et colla son oreille contre le sol. Mais la terre gardait le silence. Aucun son n'annonçait l'approche du troupeau désiré.

Youn le Noir se renfrogna.

Il essuya rapidement de son corps les signes rouges de salut, sortit un morceau de pierre noire et se mit à tracer

de grosses lignes, droites et courbes. Des signes de guerre et d'appel. Ils représentaient des gueules ouvertes semées du zigzag des dents, des sagaies droites et frappeuses, de gros yeux ronds.

— Peaux grises, prononça le sorcier, venez vous battre. Viande à loup, nous boirons votre sang...

Youn attendit, se tint longtemps aux aguets, mais les rennes n'apparaissaient pas.

— Nous boirons votre sang, répéta-t-il.

Son ventre se serra de faim. Sa bouche avide se contracta, comme si ses dents l'agaçaient.

Alors Youn le Noir commença à prier les dieux. Scélérat nocturne au dessein clandestin, il pria d'abord la Soleil, déesse du jour, déesse étrangère, et il lui dit ainsi :

— Œil Rouge, regarde bien, tu trouveras peut-être ce troupeau. Je te donnerai de la graisse.

La Soleil ne répondait pas.

Youn laissa venir le souvenir de tous les dieux qui lui venaient à l'esprit : le Dieu de la Rivière, borgne, tridactyle, l'Esprit de la Montagne, à la tête de granite, emmuré dans une falaise. Il s'adressa même à son propre ventre et lui dit ainsi :

— Panse, chante, montre-moi le signe de la nourriture qui s'approche.

Mais son ventre garda le silence.

Alors seulement, le sorcier s'adressa au dernier des dieux, le redoutable Dragon, celui qui engloutit la Soleil avant de la vomir. Ce dieu était le sien, un dieu ancien, peu connu, dieu de minuit, mystérieux, étrange, rusé.

Pris de frissons, Youn l'interpella ainsi :

— Ô Dragon, permets-moi d’engloutir les rennes comme tu engloutis la Soleil... Fais-moi un signe... Je t’offrirai un sacrifice.

Il attendit.

— Une jeune génisse, la meilleure du troupeau...

Le visage pâle du lune se leva à l’est. Ce visage était celui du Dragon. Il regardait Youn et souriait de moquerie.

— Une génisse blanche... dit le sorcier.

Il ne savait pas ce qu’il pouvait promettre de plus. Les blanches étaient rares, et parfois il n’y en avait pas une seule durant toute la chasse.

Il se tut et resta debout à attendre. Le visage pâle dans le ciel gardait le silence et souriait.

Alors Youn se rappela la horde des femmes. Elle se trouvait au bord de la Dadana, à une demi-journée de marche en aval. Elle regroupait les mères avec leurs enfants, les jeunes filles et les vieilles. Vivant séparément des hommes, elles détenaient les provisions de chasse de ces derniers. Lors de la battue au renne le long de la rivière, elles sortaient de larges canots et attrapaient les carcasses que charriait le courant. Les hommes prenaient seulement les animaux qui abordaient le rivage, là, sur place.

Il se souvint du camp des femmes et son cœur se serra. Youna, sa femme, y vivait. Il s’était lié à elle quatre ans auparavant, en raison de la ressemblance de leurs noms, mais aussi pour ses nattes vaporeuses et claires. Ils se voyaient depuis chaque automne, sans chercher ni vouloir personne d’autre. Au premier printemps après leur mariage, Youna avait accouché d’un enfant, un garçon.

Le sorcier ne le voyait que l'hiver. Il ne connaissait même pas son nom secret, donné par une vieille voyante. Lors de ses conversations à voix haute avec sa femme, devant les autres, ils l'appelaient Souriceau. Il pensait à son blanc Souriceau durant ces jours printaniers de disette. Et quand par sa sorcellerie il attirait à lui une petite prise, des grouses ou des lapins, il l'envoyait au camp des femmes, directement à son fils.

Mais lors de ce minuit glacial, toute sa sorcellerie s'avérait impuissante. Une colère folle le saisit : il se mit à sauter et à tourner sur place, comme piqué par une guêpe.

Des mots blasphématoires lui vinrent à la bouche :

— Petits dieux miséreux, vous n'avez rien à donner. Esprit de la Forêt, Esprit de la Rivière, Esprit du Lac, venez ici ! Je vous mangerai . . .

Le fracas des branches se fit entendre. Quelque chose de grand et noir s'éleva de derrière un gros tronc. Youn sursauta. Puis il fit mine de courir, mais se ravisa finalement, restant sur place. Sa tignasse noire, qui lui avait valu son surnom, frémit de peur sur sa tête.

Youn vit sous la lumière obscure du lune une silhouette sombre et pesante qui se leva et se redressa. Elle lui sembla insolemment énorme. Son apparence était celle d'un ours cabré. L'Esprit de la Forêt, sous son aspect ursin, avait répondu à l'appel et s'approchait du sorcier effronté.

Youn resta debout et attendit, l'âme prise d'un désespoir sourd. La silhouette s'approchait de plus en plus. Il entendait le craquement des branches sous ses pas, et sa respiration lourde.

Tout à coup, le sentiment d'un inévitable danger enfla et masqua sa terreur superstitieuse. Il n'y réfléchissait pas, mais il le sentait : *C'est un ours, un ours vivant.*

Un ours véritable, au printemps, est sans doute plus dangereux que l'esprit d'un ours. Maigre, furieux, hirsute, il vient de sortir de sa tanière hivernale. Il est affamé, après son hibernation, alors qu'il est encore difficile de trouver de la nourriture. En cette saison, l'ours est plus redoutable qu'en été. *Il va se jeter sur moi,* sentit Youn.

Il avança le pied droit, y cala le bâton de frêne de sa longue sagaie, le plantant dans la terre, en orienta la pointe en os en direction de l'animal, et attendit la suite.

L'ours l'enveloppait déjà de sa respiration chaude. Youn jeta un regard sur lui, et il lui sembla que le monstre noir rapetissait, malgré la proximité.

La crainte du sorcier se changea en rage.

*L'un de nous va mourir : soit toi, soit moi,* pensa-t-il en serrant les dents. *Tu es un ours ou un esprit...*

Tout à coup, au moment décisif, alors que l'arme touchait déjà la poitrine ébouriffée du monstre, survint quelque chose d'inattendu, de presque incroyable. La silhouette sombre se mit à quatre pattes et glissa doucement sur le côté, sans aucun bruit. Presque aussitôt, à gauche du sentier, lui parvinrent les bruits d'une lutte, un étrange ronflement et le mouvement de corps lourds.

*Les rennes,* pensa Youn. Il aurait pu reconnaître ce ronflement parmi des milliers d'autres.

Le bruit persistait. Le sorcier entendait des coups fréquents, comme si l'on frappait un arbre à l'aide d'un bâton. C'était un renne mourant qui tremblait dans son agonie et

heurtait les jeunes troncs de ses sabots. Un gargouillement était également perceptible.

Qu'il fût animal ou esprit, l'ours était affamé et avait entrepris de dévorer sa proie encore vivante.

Toutes les pensées de Youn s'embrouillèrent.

*C'est donc un ours, songea-t-il avec soulagement. Et les rennes sont arrivés. Qui les a envoyés ? Quel dieu ?*

Le visage pâle du croissant le regarda dans les yeux et lui sourit avec malice.

*Ab Ab, toi... pensa Youn. Merci.*

L'ours continuait de manger bruyamment au pied de l'arbre. Toutes les fibres de l'être du sorcier s'enflammèrent d'une faim joyeuse et d'une féroce envie de tuer.

Encore une minute et il pourrait s'avancer et enlever la viande chaude et martyrisée à son prédateur.

Tout à coup, à gauche, il entendit un râle étrange et inquiétant, qui ressemblait au grincement d'un arbre humide et aux pleurs d'un enfant.

*Un veau pleure... Il appelle sa mère.*

Il se courba profondément, empoigna sa sagaie et, marchant vite, se faufila en direction du meuglement.

Les pleurs se répétèrent plus à gauche, puis plus à gauche encore. Le veau ne voulait pas partir et il suivait un large arc autour de l'ours et de sa mère. Youn s'avança avec précaution, à pas furtifs. Ses yeux brillaient tels ceux du loup, ses pieds marchaient sans bruit, comme sur des semelles de mousse.

Le petit poussa un nouveau râle. Enfin le sorcier le vit. Il traversa le sentier sous la lumière du lune.



Toute prudence était superflue. Le veau était de petite taille, innocent. Il courait d'un petit trot titubant, hésitant entre deux instincts et deux odeurs. L'une était celle de sa mère, l'autre était sombre et forte, et elle lui faisait horreur, même s'il ne comprenait pas encore ce dont il s'agissait.

Youn attendit une minute, puis, d'une main ferme, il lança la sagaie. La pointe en os effilée comme une aiguille se planta dans le ventre de sa cible pour ressortir de l'autre côté.

Le petit fit un saut de côté, ses pattes se prirent dans la hampe de l'arme, il trébucha, tomba, voulut se relever, mais sans y parvenir. En deux bonds, le sorcier traversa l'espace qui le séparait de sa prise. Il pressa le veau du genou puis, voyant que l'animal cessait de se débattre, il sortit de sa poche de ceinture un couteau en silex aigu, protégé par un étui en bois ciselé avec art. Il égorgea sa proie. Youn colla ses lèvres enflammées sur la blessure et se mit à boire le sang chaud, délicieux, et cela le désaltéra. Puis il souleva la carcasse menue et la posa sur ses épaules.

*Une mère avec son veau. Les mères arrivent.*

La dépouille du renne sur ses épaules était souple, chaude comme celle d'un enfant. Il se souvint à cette occasion de son Souriceau blanc qui, en ce moment même, mourait peut-être de faim dans le camp des femmes.

Le sorcier ramassa sa sagaie et, rapidement, fila vers l'ouest, s'écartant légèrement à droite de la rivière. Il ne pensait pas à l'ours qui restait en arrière et dévorait le renne, il ne songeait pas non plus au camp de ses frères-chasseurs. Il se dirigeait vers celui des femmes pour remettre sa première prise du printemps à son fils.